

Notre monde est un pan légèrement obtus encastré quelque part dans la structure complexe de l'existence. Tout changement d'échelle, quelle que soit l'observable considérée, induit irrémédiablement un brusque changement d'univers, un saut discret d'une réalité à une autre. Ainsi l'eau se substitue à sa dynamique laminaire et son interface avec ce qu'il est convenu d'appeler un solide n'est plus qu'une perturbation de l'espace probabilisé perdue dans le flux des énergies qui emplissent le référent. La Meuse est lourde et puissante, elle diffuse nonchalamment la lumière du jour. J'ai envie de suivre son cours sans jamais en dévier, de feindre jusqu'au bout l'ignorance de la présence d'une possible embouchure. Suis-je moi-même un monde, l'une de ces indénombrables courbures spatio-temporelles ? Et dans ce cas, comment se fait-il que je ne sois pas conscient de ma condition ? En vérité, c'est assez logique, mais le contraire m'amuserait sans doute. Et derrière cette vérité se cache la force motrice de la dérive de mes pensées, dérive qui se trouve être plus jouissive que de raison, ce pour des motifs qui m'échappent. Même les mots sont impuissants face à la tâche à accomplir, car ils font eux aussi partie de notre monde. Peut-être que la beauté se cache derrière la découverte, peut-être que la découverte n'est qu'un changement d'échelle. Peut-être que ces hypothèses n'ont aucun sens. En tout cas, le modèle qui en découle est des plus instructifs. En effet, il révèle le caractère salvateur de la misanthropie. D'autres voies existent forcément, mais je n'en ai que faire. Celle-ci me convient à merveille. J'aime m'extraire

de mes repères logiques sans en considérer les conséquences. Passer de l'occurrence à la probabilité.

Lionel émerge d'un buisson et dévale à toute allure le dernier tronçon du flanc de la berge en tentant tant bien que mal de ne pas se ramasser la gueule dans la rocaille. Il freine au dernier moment pour éviter un bain matinal inattendu. Ses rires gras saccadés résonnent dans la vallée. Tiré hors de mes pensées, je me relève avec peine et ma torpeur se dissipe. La forêt domine les rives du fleuve à cet endroit. Arbres et buissons poussent anarchiquement, échappant aux débroussailluses communales grâce à l'escarpement trop important des flancs de la berge. Leurs branches difformes n'émettent pas le moindre frémissement. L'air est sec et immobile. Ce 1^{er} janvier est décidément le plus étrange de mon existence. Toujours est-il que je me délecte de ma présence en ces lieux.

— Qu'est-ce que tu dirais si je sortais deux Orval de mon sac ?

Lionel me fixe avec excitation. Je ne sais pas trop s'il attend une réponse rhétorique ou juste un rictus d'approbation. Je me hasarde à quelques fragments décousus.

— Je... Bien sûr. Pourquoi ne pas en profiter pour bivouaquer spirituellement ?

— Toujours pas bien réveillé ? Je te l'ai dit, un jour j'arriverai à te convaincre des vertus incroyables de l'air matinal.

— J'en suis déjà convaincu. Je crois vraiment que c'est viscéral chez moi. Toutefois, ma torpeur n'exclut en rien une conscience des choses, aussi mince soit-elle.

Il plonge la main dans son sac à dos et en extrait les deux bijoux du savoir brassicole ardennais.

— Ce n'est certes pas la meilleure des trappistes, mais elle a le mérite d'être la moins forte, donc la plus indiquée pour les lendemains de veille, lance-t-il solennellement.

— Tu aurais dû être créatif publicitaire. Comment comptes-tu les ouvrir ?

Son sourire s'élargit. Il sort un décapsuleur de la poche de son pantalon, fauché la veille chez sa cousine. Le fluide amer se répand dans ma gorge, me noue l'estomac puis me procure un coup de fouet salvateur. Alors que la Meuse se traîne péniblement au fond de son lit, je me hasarde à l'alimenter d'un peu de mon urine. Lionel termine sa trappiste à son aise et sort son tabac de son sac.

— Tu n’as pas honte ? s’exclame-t-il en riant. La souiller ainsi dans ses derniers kilomètres de pureté ?

— Je n’attendrai pas Namur pour te faire plaisir. Finalement, c’était une bonne idée de ne pas rester sur la nationale. Cet endroit est étonnant.

— La Meuse est quasi inaccessible sur plusieurs kilomètres. Il te reste des grandes feuilles ?

— Ouais, mais plus d’herbe.

— Je n’en avais pas envie. Une petite cigarette me conviendra très bien. J’ai la dalle, pas toi ?

Nous nous décidons à remonter le talus boisé pour trouver à manger. Je me projette d’un tronc à l’autre avec une agilité inattendue à cette heure de la journée. Je me ramasse deux fois. Ça défoule. Après un ou deux kilomètres, nous tombons sur une sorte de restoroute campagnard hideux. Exactement ce dont j’avais envie. Le ciel s’assombrit légèrement.

Mes premiers espoirs s’évanouissent à peine le seuil franchi. J’espérais l’endroit désert un 1^{er} janvier à une heure de l’après-midi, ce qui n’est en l’occurrence qu’à moitié vrai. Deux pelés trois tondus, à moins que ce ne soit l’inverse... Cette pièce ressemble à un réfectoire d’école primaire. Les plats sont exposés dans une vitrine sale fixée sur le comptoir, elle s’étend sur la moitié du mur de gauche. Les murs ont probablement été blancs dans les années septante. Les cendriers aussi. Par contre, ces derniers sont tellement volumineux qu’on pourrait rester une bonne semaine ici sans avoir à penser à les vider. Serveurs et clients ruminent machinalement en accomplissant leurs besognes respectives. Leurs visages pendent négligemment à leurs crânes. Ils voudraient comprendre pourquoi leur vie est si misérable. Ce qu’ils ne savent peut-être pas, c’est que toute vie humaine est misérable par définition. Il suffit de le comprendre et de s’en foutre, parce que c’est la seule chose à faire.

Nous choisissons la table du fond, coincée entre l’entrée des toilettes et un vieux ficus en train de crever. Le serveur nous fait un signe nauséux de la tête, d’une part pour nous signaler qu’il s’occupera de nous dans un instant et d’autre part pour nous faire savoir qu’il nous hait à cause de notre jeunesse et de notre insouciance. Il faut le comprendre, il a trente balais à tout casser et il ressemble à une vieille gosette cramoisie. Mon pouce et mon index palpent délicatement la

première feuille du paquet avant de l'extraire d'un coup sec, tout cela sans que j'y prête attention. La gousse de tabac que je dépose sur la table est trop grosse pour une cigarette, c'est un fait acquis depuis que je fume des roulées. Je n'ai jamais été capable de résoudre ce problème somme toute assez simple. Fort heureusement, ce dernier ne me touche pas à proprement parler. Il fait partie — ainsi que l'écrasante majorité des idéologies, des morales, des croyances, des philosophies de vie, des convictions politiques, des tendances vestimentaires, des émissions de télévision, des endroits fabuleux où il faut se rendre au moins une fois dans sa vie, des sites internet, des recettes de cuisine, des boîtes de nuit, des offres d'emploi, des supermarchés, des voitures, des groupes de pop-rock contemporains et de tous les autres artifices sociaux — des choses dont je me fiche comme de ma première tétine. Toujours est-il qu'il y a trop de tabac pour une clope sur ce coin de table. Lionel en est aussi conscient que moi, il s'empresse de m'extraire de ce débat insipide en me proposant d'utiliser l'excédent en question à des fins personnelles. S'ensuit un vide idéologique bien légitime. Mais que fait ce putain de serveur ? Le voilà qui s'avance, traînant derrière lui toute la misère humaine et bien plus encore.

— Je vous écoute, balbutie-t-il en ravalant ses pâles conflits intérieurs.

— Boulettes sauce tomate frites ! lance fièrement Lionel.

— Et pour vous ?

Des choix, toujours des choix. Ça m'emmerde, mais il faut que j'ouvre la carte des snacks et que je choisisse un plat au hasard. Je contourne l'obstacle en demandant la même chose que Lionel. Nous commandons deux demis pour agrémenter le tout et l'automate oppressant qui nous fait face tourne les talons et rejoint péniblement la cuisine. Nous voilà tranquilles. Avec un peu de chance, les demis arriveront pile quand nous finirons de rouler nos clopes respectives.

Lionel m'interpelle entre deux goulées de bière, curieux de connaître mes impressions et mes souvenirs de la veille.

— Quelle soirée... Le vieux Pierre t'a marqué, je me trompe ?

— C'est ton arrière-grand-père ?

— Non, c'est celui de mes cousins.

— Il est venu me parler quand j'avais la tête dans les chiottes vers deux heures du matin. Il m'a beaucoup intrigué. Sa sagesse a quelque

chose d'exotique. Même plongé au milieu d'une beuverie puérile, il ne semblait pas préoccupé le moins du monde.

— Sa bonhomie est une façade, me révèle-t-il comme si c'était un secret séculaire. Ce n'est pas par hasard s'il n'a pas fêté le Nouvel An en compagnie de ses homologues adultes.

— Tu ne m'as pas dit que c'était à cause de son état de santé s'il n'a pas suivi tes oncles et tantes chez... Enfin, là où ils ont fêté le Nouvel An ?

Lionel rit bêtement. Au début, cette fête improvisée dans une maison vide de gens responsables n'avait pour lui rien de plus prometteur que n'importe quelle autre soirée du genre. Rien ne laissait prévoir l'étrange atmosphère qui s'est peu à peu installée en ces lieux, libérant provisoirement les esprits de leurs entraves. Rien ne pouvait nous préparer à cette fin de nuit à danser en slip sur des chansons de Georges Brassens, à substituer le goût de la gerbe au goût du mauvais shit et réciproquement. Ce type d'événement est totalement imprévisible. Et à juste titre. Sans détour, je lui balance ce qui me tient le plus à cœur :

— Elle est vachement bonne, ta copine.

Il se marre de plus belle.

— C'est un fait. Mais elle n'est pas ma copine, et puis c'est une fille compliquée.

Ce pléonasma a priori inoffensif m'apporte la réponse à la vraie question que je me pose, à savoir le degré d'avancement de leur idylle.

— Tu as lapé le vin blanc dans la coupe duveteuse cette nuit, je me trompe ?

Ses traits s'éclaircissent au profit d'une certaine subtilité à l'évocation de cette citation cinématographique de premier plan, du moins au sein de notre génération. Il sait qu'il peut me parler franchement — tant au niveau des descriptions cliniques de ses galipettes que de ses sentiments les plus banals — tout comme il sait que je m'intéresse à cela pour le seul motif que sa conquête m'a tapé dans l'œil, fait qu'il ne peut décemment me reprocher.

— Tu nous as vus nous ébattre à l'étage... Merde, je pensais que tout le monde était trop saoul ou défoncé pour s'en rendre compte. Comme tu l'as dit, elle est très jolie.

— J'ai dit bonne, pas jolie. Pourquoi tu ne me réponds pas franchement ?

Cette question le replonge dans l'euphorie. Ce type est étonnant. De toutes nos épouées insensées au sein de la faune et de la flore

namuroise, jamais le moindre conflit substantiel ne nous a opposés malgré les centaines de problématiques abordées. Nous sommes pourtant très différents, mais c'est bien l'absence d'intérêt pour tout ce qui en est usuellement digne qui nous rapproche le plus. Ainsi finit-il par cracher le morceau en faisant preuve d'une rhétorique exemplaire :

— Je suis amoureux d'elle comme de beaucoup d'autres femmes. Où sont les bonnes mœurs dans ce fatras indescriptible ? Que le Saint-Esprit me foudroie !

— Tu sais, je ne conduis pas cette enquête uniquement parce que mes débats avec elle n'ont rien apporté de constructif au sens biblique du terme...

— Deux boulettes sauce tomate. Voici la note.

—... Mais bien parce que moi aussi j'aurais voulu aller plus loin que ces conversations stériles et ennuyeuses dont la mise en place même est déjà à la limite de mes compétences.

En guise de réponse, il s'empare de ses couverts, s'enfourme une boulette entière dans la gueule et la mâche en se brûlant. Il semble fier de son exploit. Il inspecte l'addition d'un air amusé.

— Dix euros pour cette merde ? balbutie-t-il en finissant d'avaler.

Au-dehors, la nuit hivernale reprend peu à peu ses droits. Les rives de la Meuse se figent un peu plus à chaque minute qui passe, baignées dans l'ombre au rythme des fluides à réflectivité optique variable. Il est encore tôt, mais il n'y a plus âme qui vive. Parce que la plaisanterie est terminée. Parce qu'il faut se remettre au boulot, oublier ces fantaisies, embrasser sa femme et se replonger dans la morosité. L'air entame une procession étrange autour des arbres et des bornes kilométriques, poussé par le vent du soir qui semble n'indiquer aucune direction en particulier. Le fait que le soir commence en fin d'après-midi en cette période de l'année n'a pas pour unique effet le ralentissement de la gigantesque fourmilière humaine qui nous entoure. Cela me permet également de ressentir plus tôt cette fluidité idéologique que seule la nuit peut m'apporter.

Quelque part entre Falmagne et Dinant, deux êtres dangereusement proches de la rupture avec les codes sociaux en vigueur gambadent sur le bitume, leurs trajectoires décrivent des formes incongrues à peine perceptibles dans l'air opaque qui fige le paysage. Tout comme moi, Lionel est diplômé depuis six mois environ. L'ethnographie qu'il a récemment entamée pour agrémenter son diplôme de sociologie n'est

pas un choix en soi. Tout comme moi, il est aussi carriériste que civilisé. Une fois mes études terminées à la faculté des sciences appliquées de Louvain-la-Neuve, je me suis retranché dans mon fief namurois pour profiter de la maison de mes parents partis en voyage. Loin de l'agitation propre aux villes-campus, j'ai retrouvé des paysages qui ont jalonné mon adolescence insipide. La ville en elle-même m'a révélé des secrets que toute une jeunesse n'avait pas suffi à exhumer. Cette quiétude majestueuse, ainsi que cette luminescence presque artistique, n'est sans doute pas le fait du seul esprit de Vauban, mais on peut quand même dire que c'est bien foutu. Au pied de la citadelle, sur cette bonne vieille place Maurice Servais se trouve le plus grand disquaire que le monde ait jamais connu : le Music Emporium, qui a emprunté son nom à un groupe des sixties dont les compositions étranges n'ont laissé pour ainsi dire aucune trace dans l'histoire du rock. Toujours aux avant-postes, le patron mâchouille son mégot en balbutiant des analyses musicales inaccessibles pour le commun des mortels. Les étagères regorgent de bijoux introuvables ou insoupçonnés. On se croirait au marché aux poissons sur une planète imaginaire. Sur la porte d'entrée, une affiche avertit le badaud imprudent que ce lieu ne fait pas partie des innombrables fiefs des grandes maisons de disque. Au début du mois d'août, un des employés du Music Emporium a quitté le pays, ce qui a eu pour conséquence première la présence d'une deuxième affiche. L'annonce m'a tout de suite interpellé. Au fond, le job était fait pour moi. Depuis le temps que je roulais ma bosse dans les concerts et les festivals, je devais bien y connaître quelque chose à tout ce bordel. Il y avait aussi cette émission radio que j'avais animée pendant quelques années à l'université... Une semaine plus tard, j'avais mon contrat d'employé et mes parents aux fesses pour avoir refusé une place d'ingénieur civil dans une fonderie. Franchement, il faudrait que l'on m'explique l'intérêt de devenir ingénieur quand on a goûté aux sciences exactes et qu'on a aimé ça.

Plus rien ne bouge, la route serpente quelques mètres et se perd dans l'obscurité. Le froid m'écarquille les paupières. Comme rarement auparavant, je m'entends penser. Lionel suggère de faire un sort aux deux derniers Orval. J'inspire à fond entre chaque goulée. Contrairement à la plupart des bières spéciales, l'Orval est meilleur tempéré. Tant pis. La dynamique farouche des mélanges gazeux qui m'entourent

éclaircit considérablement le spectre des sons et des couleurs. La beauté au sens propre émerge de la sobriété sensorielle qui en résulte. Mes mains sont incapables de demeurer dans mes poches assez longtemps pour que cela ne me gêne point. Mais la gêne due au froid est un fardeau bien maigre comparé à l'incroyable tranquillité qui m'habite, conséquence physique de l'abaissement de la température absolue sur la conductivité électronique de mes cellules nerveuses. L'entropie diminue, dévoilant des assemblages matériels et immatériels d'une splendeur inimaginable. Le temps tel qu'on le conçoit d'habitude n'est plus qu'une vague notion dissolue dans le champ des fonctions d'ondes quantiques entrelacées les unes dans les autres, formant un ballet subtil et mystérieux. Plus rien ne semble être en mesure d'interrompre cette stase étourdissante.

Les besoins primaires étant ce qu'ils sont, l'idée de faire du stop vient assez naturellement. Nous trouvons ce qu'il est convenu d'appeler une bonne âme au bout de quelques minutes. À première vue, cette camionnette verte a l'air plutôt accueillante. C'est du moins le cas pour Lionel, qui s'installe à côté du conducteur, un type d'une quarantaine d'années qui semble apprécier les chemises à carreaux et les vestes en jeans plus que de raison. À l'arrière, je suis un rien moins folichon. Ma phobie des chiens s'est certes améliorée ces dernières années, mais pas suffisamment pour apprécier la compagnie des deux bergers allemands qui me bavent sur le froc.

— Ils sont gentils ! me gueule l'autre con.

Je m'abstiens de lui répondre pour des raisons diplomatiques. Évidemment, Lionel se bidonne. Ils échangent des banalités à l'avant sans se soucier de mon triste sort. J'essaye de me concentrer sur leur conversation histoire de passer le temps, mais le souffle de ces ignobles caricatures de mammifères m'irrite au plus haut point. Le trajet est interminable. Lionel décide d'abrèger mon calvaire en demandant au conducteur de s'arrêter en face d'un supermarché aux abords de Dinant. Et aussi pour s'y acheter du jus de poire, rituel aussi récurrent chez lui que les vocalises en public ou encore les mensonges esthétiques aux personnes de sexe opposé.

La gare de Dinant résonne de partout malgré le nombre très réduit de personnes qui s'y trouvent. Son volume imposant diffuse la lumière et les sons en une bouillie uniforme des plus étranges. Sur le banc qui fait face au nôtre, deux vieux ruminent en silence. Il est purement et

simplement impossible de dire s'ils se connaissent, tant leurs codes sociaux sont formatés par leur expérience des hommes. Trois jeunes autochtones sont appuyés contre le mur du fond. Ça sent le hip-hop francophone à plein nez. Les trainings-parachutes qu'ils portaient dans les années nonante — ainsi que les linceuls qu'ils arboraient en guise de tee-shirts — ont laissé la place à des singlets minuscules et de l'eau dans les caves. Alors que leurs idoles baignent dans le fric, ils se flinguent les tympans à coups de basses monotones et de rimes boiteuses. Quelle tristesse... Bien que rien dans ce tableau urbain n'évoque la musique telle que je la conçois, je me rappelle alors que mon walkman est dans le sac de Lionel. Je m'en empare et y introduis *TNT*, un excellent album de Tortoise, un des piliers du post-rock. Tout s'ordonne soudain autour des rythmes subtils qui envahissent mon esprit, formant un continuum sensoriel puissant. Contrairement à la plupart des groupes de post-rock contemporains, la composante jazz de Tortoise est omniprésente dans leurs compositions. Peu de groupes parviennent aussi brillamment à marier ces deux styles. Concernant cet exercice, l'accroc potentiel auquel on pense en premier n'est autre que la rythmique en elle-même, radicalement différente d'un univers à l'autre. Et pourtant, il est possible de les enchevêtrer pour donner naissance à quelque chose d'autre, un univers sonore aux possibilités insoupçonnées. D'autres l'ont fait bien avant les précurseurs du post-rock, lors de la grande époque. À cheval entre les sixties et les seventies, la scène prog rock a vu naître en son sein des formations dirigées pour la plupart par des génies amateurs de substances hallucinogènes et de sons nouveaux, continuellement en quête d'autres mondes à explorer. Par exemple, King Crimson, Jethro Tull, Soft Machine et le mythique groupe Gong me semblent être des éléments représentatifs de cette période bénie. Bien malin qui pourra dire si cet héritage inestimable diffusera un jour sa substance dans cette morne décennie musicale ou s'il se perdra à jamais dans les méandres du temps.

Comme souvent dans ce genre de situation, mes pensées sont monopolisées par des débats musicaux intérieurs. Il faut dire à ma décharge que mon boulot a tendance à m'encourager dans mes délires. Force est de constater que face aux univers que je côtoie tous les jours dans le magasin enfumé de la place Maurice Servais, la réalité ne fait malheureusement pas le poids. Chaque matin, une fois la difficile phase du réveil maîtrisée, je n'ai plus qu'à fermer l'appartement, me

traîner jusqu'à l'arrêt de bus et laisser le chauffeur faire le reste. Quelques minutes de rêveries plus tard, le Music Emporium m'ouvre ses portes. À jeun et fatigué, j'accomplis ensuite mon rituel quotidien qui consiste à flâner dans les rayons à la recherche de quelques albums à passer pendant la journée. Une fois hors de ce monde, la question n'est pas de savoir si les clients trippent, pas plus que de penser à manger ou à donner des nouvelles à ma famille. Ce qui est le plus insupportable avec le monde réel, c'est le nombre faramineux de mes semblables qui y évoluent, ainsi que l'importance accordée à la nature des relations qui les lient. Avoir une conversation avec quelqu'un se trouve être la plupart du temps une épreuve aussi atroce qu'inutile. Dans le magasin, les choses sont différentes. Je suis le tenancier d'une autre réalité, patiemment tissée depuis cinquante ans par les musiciens les plus brillants du vingtième siècle. C'est plus qu'un honneur, c'est une responsabilité à ne pas prendre à la légère. Ces considérations font sans doute de moi un connard prétentieux de la pire espèce, ce qui n'est pas sans me flatter un brin. Car je suis convaincu de la nécessité pour l'espèce humaine d'explorer les mondes parallèles que génèrent ses sujets les plus malsains. Il n'y a, en fin de compte, pas d'autre raison qui puisse justifier ma présence sur terre, pour peu que cette dernière soit justifiable, idée à laquelle je ne tiens pas particulièrement.

— Titre de transport, s'il vous plaît.

Le contrôleur du train me considère d'ores et déjà comme un junkie de bas étage. J'extirpe avec nonchalance le billet cartonné de la poche de mon jeans et le tends au pauvre homme. C'est drôle, j'ai la nette impression qu'il espérait que je n'en possédasse point. Heureusement pour lui, Lionel a eu la bonne idée de poser ses pieds sur la banquette d'en face, ce qui lui donne une bonne raison de nous remettre dans le droit chemin.

— Vous voulez bien enlever vos pieds de là ? mugit-il en tentant tant bien que mal d'ajouter quelque forme de conviction à son geste futile.

Lionel se marre tout en remettant ses pieds où ils étaient à peine le contrôleur parti. Ce bref intermède social me fait prendre conscience du fait que *TNT* est déjà fini depuis dix bonnes minutes. Je farfouille à nouveau dans le sac de Lionel à la recherche d'un autre de mes CD. Il n'y en a qu'un, il s'agit de *Kollaps Tradixionales* des Silver Mt.

Zion. Excellente expérience sensorielle en perspective. Il ne me faut pas plus de cinq minutes pour entrer dans l'univers intense d'Efrim Menuck, le leader du groupe. Les notions de couplet et de refrain n'ont plus de raison d'être dans le registre subtil de ce compositeur de génie. En quelques notes, tout s'éclaire subitement avec une froideur caractéristique. Les artifices qui ornent les émotions exprimées par la plupart des chanteurs rock sont reniés comme les pires des blasphèmes. Il ne fait aucun doute que je suis transporté, et pourtant une gêne subsiste. Pourquoi diable a-t-il abandonné si longtemps Godspeed You! Black Emperor pour se consacrer à ses autres projets ? Non pas que Silver Mt. Zion soit selon moi une perte de temps, mais je ne vois là aucune raison valable de mettre en suspens le groupe de post-rock le plus grandiose de tous les temps. Quoi qu'il en soit, cet album de Silver Mt. Zion est tout simplement somptueux. Depuis que je l'ai acheté il y a environ deux semaines, ce doit être la vingtième fois que je l'écoute, ce qui est le tarif habituel pour rentrer vraiment dans ce type d'album. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le post-rock et le prog rock resteront éternellement dans l'ombre du cirque médiatique actuel dont la politique se résume à l'efficacité, l'efficacité, et encore l'efficacité. Il y a une bonne trentaine d'années déjà, la deuxième partie du thème d'« Another Brick in the Wall » était raccourcie dans sa version radio et les Pink Floyd, comme beaucoup d'autres groupes du même type, ont permis cette infamie en pensant que ça valait le coup pour gagner en notoriété. Personnellement, je ne leur en veux pas vraiment. Ils ne pouvaient pas savoir que la situation empirerait à ce point. Qu'en l'espace de deux décennies seulement, des centaines de milliers de personnes réduiraient leur œuvre à ce morceau de morceau de chanson qui n'a pourtant pas le moindre sens si on l'extirpe aussi brutalement du joyau inestimable que représente l'opéra rock *The Wall*. Évidemment, rien n'a changé en trente ans. *Frances the Mute*, qui reste pour moi le meilleur album de prog rock jamais composé, a vu son single *The Widow* coupé en deux pour sa version *MTV*, ce qui n'a pas été sans arracher une larme à Omar Rodríguez-López à mon humble avis. Je vais entériner ce début d'énumération, car les exemples pleuvent dans ma tête et ça n'a rien de réjouissant.

— « Tell me there is a light », me scande Efrim Menuck alors que le train entre en gare de Namur.

Lionel prend le bus pour Bois-de-Villers et me laisse à mes pensées. Je remonte la chaussée de Louvain vers mon appartement

du nouveau Bouge, la tête et l'estomac désespérément vides. Tout est calme dans le vaste salon. J'allume la télé en mangeant des pâtes au beurre, oubliant que la dernière fois que je l'ai éteinte, elle était sur *MTV*. De burlesques polichinelles en sac poubelle « Yankee » jurent en anglais de Harlem en se trémoussant comme de vieilles serviettes. Brutalement assailli par cette vague de médiocrité à l'état pur, je me décide à aller dormir tôt pour être un tant soit peu en forme au boulot demain. Je ne néglige pourtant pas l'habituelle clope sur le toit du bâtiment, à l'abri de toute rencontre fortuite. Mes pensées filent comme des comètes dans le silence le plus total. Seul le vent du soir me sort par moments de mon apathie, glissant sur les hauteurs de Namur en un lit fluidisé à peine perceptible pour mes sens engourdis.